Tuñón : ce que le présent veut retenir du passé

Paul Aubert

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/bhce/442>

DOI : 10.4000/bhce.442

ISSN : 1968-3723

Éditeur

Presses Universitaires de Provence

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 181-185

ISSN : 0987-4135

Référence électronique

Paul Aubert, « Tuñón : ce que le présent veut retenir du passé », *Bulletin d'Histoire Contemporaine de l'Espagne* [En ligne], 52 | 2017, mis en ligne le 09 octobre 2018, consulté le 14 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/bhce/442>

Tuñón: ce que le présent veut retenir du passé

Paul AUBERT

Aix-Marseille Université, CNRS-UMR 7303 Telemme

Manuel Tuñón de Lara naquit au sein d'une famille républicaine. Son oncle, Antonio, fut député radical d'Almería au cours de la première législature de la Seconde République, gouverneur civil de Cáceres et Grand Maître adjoint du *Grande Oriente Español* (1933-1934). Après être entré à l'université («quand le rouge me semblait rose», avoue-t-il à Max Aub, le 12 septembre 1961) et avoir obtenu une licence en droit (1936), Manuel Tuñón de Lara commença des études de lettres à l'Université de Madrid et fut nommé fonctionnaire à la *Dirección General de Patronatos del Ministerio de Trabajo*. Il eut pour professeurs Flores de Lemus, Luis Jiménez de Asúa, José Castillejo et Manuel García Pelayo, qu'il considéra toujours comme son maître. Et raillait volontiers l'inexpérience d'un assistant nommé Francisco Ayala. Tuñón milita aux *Juventudes Comunistas* (1932) et dirigea, à la demande de Fernando Claudín, la revue *Joven Guardia*. Il fut également membre du syndicat d'étudiants la *Federación Universitaria Escolar* (FUE) dont il devint secrétaire général, il participa au *Frente de la Juventud* qui réunit des jeunesses républicaines, communistes et ensuite socialistes, et finit par diriger la *Escuela de Cuadros de las Juventudes Socialistas Unificadas* (Valencia, 1937), avant d'être membre du *Consejo de la Unión de Intelectuales Libres*. En 1934, il fonda, avec des jeunes communistes et socialistes, la *Unión de Estudiantes Antifascistas* (UEA). Les objectifs de ce militantisme sur trois fronts furent la diffusion de la culture et la lutte antifasciste, ce qui explique qu'il ait donné des cours d'Histoire aux ouvriers de l'Université Populaire de Madrid.

Après un séjour au camp de concentration d'Albatera, à la fin de la Guerre civile, où il retrouva García Pelayo, et un transfert à la prison valencienne de Porta Coeli, Manuel Tuñón de Lara fut reconduit à Madrid, où il travailla comme maçon dans le quartier de Comillas. Bénéficiant d'une libération conditionnelle en 1940, après avoir accompli son service militaire à Cadix, il dirigea ensuite, jusqu'en 1944, une boulangerie à León. Il participa à Madrid à la reconstitution de la FUE et adhéra à l'*Unión de Intelectuales Libres* dont il dirigea les *Cuadernos de Estudio*.

Travailler pour des siècles

En novembre 1946, Tuñón partit pour la France, en emportant comme seul viatique des fiches rédigées à l'Athénée de Madrid sur l'Histoire de l'Espagne du XIX^e siècle, et ne put revenir en Espagne avant 1973, après 27 ans d'exil. «Je ne peux être content ici et je ne crois pas non plus que je puisse trouver la paix hors de l'Espagne» (lettre à Max Aub, 10 mai 1964). À Paris, il termina ses études à l'École pratique des hautes études sous la direction de Pierre Vilar dont il avait fait la connaissance lors des obsèques du fondateur de la *Escuela Nueva* au sein du PSOE en 1910, Manuel Núñez de Arenas, en septembre 1951. Jusqu'en 1954 il travailla à l'ambassade du Guatemala et rédigea ensuite des articles et des chroniques pour diverses revues françaises (*Cahiers internationaux*, *Horizons*. *La Revue de la paix* –des articles souvent signés «Claudio Juárez»– *Europe*, *Esprit*, *Frères du monde*, *Terre entière* etc.), italiennes (*Rinascita* où il signait de ses initiales T.L. ou du pseudonyme précédent), latino-américaines (ses «*Cartas de París*» pour la *Revista de la Universidad de México*, ou les chroniques radiodiffusées de cette même université que dirigeait son ami Max Aub, qu'il admirait beaucoup, entre 1961 y 1966, par exemple) ou de l'exil républicain comme *Ibérica* (1957-1974), dirigée à New York par Victoria Kent, où il tenait une chronique sous le pseudonyme de «Telmo Lorenzo», correspondant à Madrid. Il publia également à la Librairie espagnole de Paris ses histoires de l'Espagne du XIX^e et du XX^e siècle, et dans la collection *Poètes d'aujourd'hui* de Seghers, une ébauche de son livre *Antonio Machado, poeta del pueblo*, qui parut en Espagne en 1967. Il commença alors à prendre ses distances avec les *Cuadernos de Ruedo Ibérico*, dirigés par José Martínez et Jorge Semprún. Qu'il ait encore la sensation d'être surveillé par la police française, une phrase de sa correspondance avec Max Aub l'atteste: «tout le reste que je pourrai te dire, je préfère le taire car ensuite le Diable lit mes lettres et ton ami, celui de *L'Espoir*, n'est pas une garantie suffisante pour qu'on ne nous donne pas un coup de pied n'importe où, en nous catapultant à Tataouine» (20 juin 1968).

À la demande de Noël Salomon, il obtint un poste de lecteur à l'Université de Pau où il resta jusqu'à sa retraite en 1981, après avoir obtenu, trois ans plus tôt, une chaire d'Histoire contemporaine de l'Espagne. Il y eut pour collègues, et amis Joseph Pérez et René Andioc. Habitué à l'exercice journalistique, Tuñón écrivait directement à la machine, avec un plan sur la table, ses cinq feuillets quotidiens. En fait, il ne cessait d'écrire. S'il eut parfois l'impression de s'épuiser à la tâche (en particulier au milieu des années soixante lorsqu'il se crut condamné à la fiche «comme Le Clézio», dont il n'appréciait guère, pour cette raison, la littérature, expliquait-il, ou s'il notait entre une sentence de Fénelon («La vraie fermeté est douce, humble et tranquille») et la recette du coulis de langoustines pour quatre personnes, le 15 mars 1964, dans un agenda journalier qui porte sur la tranche la mention *Au printemps-Paris*: «Il est vrai que tous semblent travailler pour des siècles. Même les pygmées (de toute sorte et moi, je me consume!), il citait parfois Giner: «Il faut travailler comme si tout cela avait un sens.» Et il ressentait la nécessité de témoigner, d'écrire pour l'Espagne: «Nous reviendrons comme des momies sacrées».

Une étape à Pau

Avec l'insolence et la naïveté de mes vingt ans, c'est encouragé par Pedro de Meca Zuazu que j'écrivis à Tuñón. C'est donc avec une adresse paloise griffonnée sur un papier mou par ce prédicateur rabelaisien –dont je pus constater que la seule évocation suffisait à faire pâlir le maître Général de l'Ordre, admirateur déclaré du *Caudillo*, Aniceto Fernández, rencontré dans la vallée du Curueño à Pardesivil (León)– que j'écrivis à l'auteur de *Antonio Machado, poeta del pueblo* après avoir découvert la prose de Machado dans l'édition rouge de Losada extraite de l'armoire métallique où Sánchez Cuesta classait les livres destinés aux hispanistes étrangers. Aurora de Albornoz avait eu la gentillesse de commenter mon mémoire de dernière année de sciences politiques consacré à *Machado et la culture* dans l'édition de la prose qu'elle avait fait paraître à partir de 1968 chez *Cuadernos para el Diálogo*. José Hierro m'avait donné les noms des spécialistes de Machado que je devais rencontrer (mais pas de sa part, ajoutait-t-il). Ce fut au moment où je me mis à lire et à relire la prose du poète que je reçus une réponse dactylographiée de quatre pages recto-verso à la lettre impertinente que j'avais adressée à Manuel Tuñón de Lara. Je recevais parfois, tapés à la machine de sa main, des textes en prose oubliés d'Antonio Machado. Ensuite, c'est tout naturellement qu'en 1975, nous avons coordonné, avec Aurora de Albornoz, le numéro spécial de *Cuadernos para el Diálogo*, consacré à Antonio Machado, à l'occasion du centenaire de la naissance du poète.

Les deux syllabes de son nom claquaient comme un drapeau agité par le vent. Comme un programme d'études désormais. En nous rapprochant de Tuñón nous savions que nous prendrions part à une aventure originale, car pas plus qu'il ne fut attentif à l'apport des historiens français des hebdomadaires à la mode (qui le lui rendirent bien), il ne mentionnait que distraitemment la production historiographique espagnole. Pourtant, il lui arriva lors d'une première rencontre (d'autres suivirent, la villa Régence devint une étape) de dresser un résumé généalogique: Altamira, Vilar (et moi, omettait-il de dire) auxquels il ajoutait au fil de la conversation deux noms espagnols, ceux de Núñez de Arenas et Vicens Vives.

Noël Salomon et Joseph Pérez souhaitaient faire de Pau un centre de recherche qui se spécialiserait durablement dans l'étude de l'Espagne contemporaine. Les circonstances en ont décidé autrement, mais il n'en reste pas moins vrai que tout au long d'une décennie dans l'amphithéâtre de l'Université de Pau se dessina la recherche sur l'histoire de l'Espagne contemporaine. Nous avons dit ce qu'ont été la nature, la signification et la portée de ces colloques. Lorsque vint le temps du succès en Espagne, le souvenir de leur fréquentation sembla à certains une patente au point qu'ils eurent à cœur de rappeler leur présence aux colloques de Pau qu'ils n'avaient pas fréquentés, et sans doute, hommage suprême –«a toro pasado», diraient les *aficionados*–, d'autres prétendirent indûment que le maître espagnol avait dirigé leur thèse. Cet art de prédire le passé et d'ignorer l'avenir n'effraya personne car nous étions vaccinés ironiquement contre les abus de la mémoire et le caractère nocif du déni.

Pourtant Tuñón eut cette vertu du dialogue et de la tolérance qui transformait en amitié les désaccords scientifiques et sut faire un usage diplomatique de la surdité. À Pau, nous décidâmes de témoigner, lorsque nous vîmes, Jean-Michel Desvois et moi-même, que la grande majorité des professeurs, qui avaient pourtant amplement courtisé Tuñón pour obtenir leur poste, s'efforçaient de détruire son possible héritage après n'avoir pas su le faire fructifier, dès lors qu'ils se rendirent compte qu'il ne suffisait pas de prétendre organiser un énième «colloque de Pau», ou de mettre leur nom au dernier moment à la place de celui du maître sur une publication collective coordonnée par celui-ci, pour faire œuvre scientifique et attirer les universitaires espagnols et leurs collègues français. Nous fûmes accueillis par les juristes Franck Moderne et Pierre Bon,

spécialistes de droit constitutionnel espagnol, par Bartolomé Bennassar directeur alors du GRECO 30 du CNRS à Toulouse, et par Joseph Pérez à la Maison des Pays ibériques à Bordeaux. Le différend essentiel qui concernait le statut du *Bulletin du Département de recherches hispaniques* fut tranché en notre faveur par le président de l'Université de Pau. Nous fîmes paraître encore quelques numéros afin de publier les résumés des premières thèses d'État consacrées à l'histoire de l'Espagne contemporaine, et amorcer un débat scientifique. Ensuite avec l'aide de Bartolomé Bennassar et de Joseph Pérez naquit, en 1985, le *Bulletin d'Histoire Contemporaine de l'Espagne*, publié à l'Université de Bordeaux avant d'être accueilli quinze ans plus tard, par Gérard Dufour et Bernard Cousin à l'Université de Provence. Le reste relève de la psychologie ordinaire et de l'usage personnel d'un référentiel héroïque: Don Carlos, Sigismond, Salieri ou Iznogoud, pour les plus jeunes. Car Tuñón, qui avait joué un rôle unique à la faveur de circonstances exceptionnelles (une vocation tardive, la conscience d'un devoir à accomplir, un champ immense à structurer), ne pouvait avoir de successeur, comme le comprennent élégamment certains universitaires espagnols sollicités discrètement par l'Université Internationale Menéndez Pelayo (UIMP) pour prendre la relève au terme de la nouvelle série de dix ans de colloques organisés par lui après son installation en Espagne, à partir de 1983. Tuñón a fait alors ce qu'il fallait faire: jeter les bases d'une étude de la contemporanéité, en étudiant le mouvement ouvrier et les élites, la presse et la production culturelle et en adhérant à cette vue globale de l'histoire qu'avait inaugurée Rafael Altamira, vingt ans avant l'École des *Annales*, qu'il avait retrouvée chez Pierre Vilar et mise en forme par le souci de souligner les interactions entre les divers phénomènes étudiés.

Vers la rénovation de l'hispanisme français

Personne ne nous a enseigné le «métier», nous avons traversé l'hispanisme en désordre, au fil des nécessités, pratiqué la critique littéraire –trop longtemps confondue avec l'explication de textes– selon les obligations de l'enseignement, appris l'histoire sur le tas (ou orienté vers l'histoire d'Espagne, ce fut mon cas, un enseignement reçu en sciences politiques). Pourtant, grâce à cette interdisciplinarité instinctive, quelques rencontres furent déterminantes, qui nous apprirent à ne pas confondre antériorité et causalité (Pierre Vilar), à formuler une problématique sans négliger les inter-relations (Manuel Tuñón de Lara), à aller à l'essentiel sans faire de la lecture perpétuelle des documents une raison sociale (Joseph Pérez). Fatigués peut-être de la prudence d'autres éruditions (certains évoquaient encore la prudence de Gaspard Delpy), ces rencontres ne sont pas dues au hasard, nous les avons provoquées. Ces maîtres, nous sommes allés les chercher, et avons parfois provoqué des aveux différés.

La médiation de la sensibilité républicaine de l'exil dans le champ d'un hispanisme français à son apogée contribua à une ouverture pluridisciplinaire, avec les colloques qu'organisa Manuel Tuñón de Lara au cours des années soixante-dix, depuis l'histoire du mouvement ouvrier, de la presse, des crises de la Restauration, jusqu'à l'histoire du franquisme, celle des communications ou des mentalités etc., dont les actes furent publiés en Espagne, et à la formation de ceux qui seraient à partir des années quatre-vingts les professeurs d'université français spécialistes de la civilisation de l'Espagne contemporaine. Manuel Tuñón de Lara favorisa le débat entre ces jeunes hispanistes et leurs homologues historiens espagnols qui assistèrent aux colloques. Ses livres furent, pendant presque vingt ans, avec les manuels de Vicens Vives et la synthèse de Pierre Vilar, le viatique des étudiants français sur l'Espagne contemporaine. Son ample œuvre d'historien ne saurait être expliquée sans ses circonstances d'exilé. Attentif aux interactions plus qu'à l'abstraction d'un projet écrasant, Manuel Tuñón de Lara ouvrit un immense champ de recherche à un moment où toute l'histoire de l'Espagne sur les XIX^e et XX^e siècles était à structurer. Pionnier de l'histoire du mouvement ouvrier et de l'histoire culturelle, son apport le plus original, depuis 1967, concerne l'étude du Pouvoir et des élites. En entrant à l'Université, il avait dépassé la récupération et la vulgarisation historique nécessaires. Son œuvre atteignait alors une plénitude conceptuelle et scientifique. Rattaché à la Maison des Pays ibériques que fonda Joseph Pérez à l'Université de Bordeaux ainsi qu'au GRECO 30 du CNRS, Tuñón, qui encouragea l'échange interdisciplinaire ne fut pas un historien solitaire. Il fut entouré par des disciples et des amis et, après avoir été obligé, des années durant, d'entretenir une énorme correspondance, il n'exerça jamais mieux son magistère que dans le débat contradictoire.

Lorsqu'il prit sa retraite, en 1981, comme professeur de l'Université de Pau –qui n'a pas su lui témoigner sa reconnaissance– il fut reçu chaleureusement par les maîtres madrilènes tels que José María Jover, José Antonio Maravall, Miguel Artola, Elías Díaz ou Francisco Tomás y Valiente. Après l'hommage qui lui fut rendu, en août 1981, à l'Université internationale Menéndez Pelayo, à Santander, il fut accueilli par l'Université du Pays basque à Bilbao, en 1983, où le gouvernement espagnol venait de lui attribuer une chaire exceptionnelle à la Faculté

des Sciences de l'information. À partir de 1983, Tuñón inaugura, sur des thèmes nouveaux (histoire sociale, urbaine, idéologique), une autre décennie de colloques à Madrid, à Ségovie et à Cuenca sous l'égide de la UIMP, auxquels prirent part fort peu de Français (Aubert, Desvois, Serrano) au grand dam de ceux qui auraient aimé parler encore des mêmes sujets. Il fit l'objet de quelques distinctions, après avoir reçu le grade de docteur *honoris causa* de plusieurs universités (Saragosse, 1983; Palma de Mallorca, 1984 et Bordeaux, 1985). Lorsqu'arriva le temps de la seconde retraite, en 1991, Tuñón avait dirigé une magistrale *Historia de España* (14 vols.), une *Historia del socialismo español* (5 vols.), collaboré au volume XXXVII de la *Historia de España* fondée par Ramón Menéndez Pidal et coordonnée par José María Jover Zamora et les *grooms* des hôtels madrilènes le prenaient pour un acteur de cinéma.

Manuel Tuñón de Lara participa alors à des émissions de télévision consacrées à la Guerre civile et reçut quelques insultes de la part des nostalgiques du franquisme. Ses livres furent, pendant presque vingt ans, avec ceux de Vicens Vives (*Aproximación a la historia de España*), de Gerald Brenan (*El laberinto español*) et la synthèse de Pierre Vilar, le livre de chevet des étudiants français sur l'Espagne contemporaine. Cependant, alors que les premiers étaient des essais, les ouvrages de Tuñón ne laissaient rien dans l'ombre et formulaient une série de problèmes qui ouvraient des pistes de réflexion.

Avec le recul temporel, on constate que cette période correspond à l'âge d'or de l'hispanisme français en général et contemporanéiste en particulier. Elle est née du refus d'accorder la primauté au politique sur le structurel dans le déroulement de l'histoire et d'arracher l'histoire de l'Espagne à la tragique solitude d'un «malheur séculaire». Cette œuvre, par conséquent n'est pas fermée sur l'intuition de tout maîtriser dans une vision universelle ou de suggérer que la réalité empirique, que tant d'efforts ont ordonnée, pourrait se reproduire ou se dissoudre dans les limbes d'une histoire «connectée» inventée par ceux qui n'eurent plus la culture indispensable à l'étude des transferts culturels jadis théorisés par des germanistes après avoir été pratiquée par les historiens espagnols depuis Altamira et les hispanistes français après Bataillon. Car désormais l'horizon de l'hispanisme est fragmenté et sa production relève davantage de l'inventaire que du questionnement scientifique¹. Ses membres ont hâte de prendre part à la parole instituée dont les soubresauts cernent une excellence déjà usée et bonne à commenter l'actualité. (Où est passé le temps où Henri Berr et Lucien Febvre réclamaient aussi des idées?)

La société et l'Université ont changé et nous avons vu que l'histoire de l'Espagne avait cessé d'être une série de catastrophes collectives puis compris qu'elle était le fruit d'un processus de transition politique et culturelle. Tuñón, conscient de l'aporie du regard rétrospectif militant, avait répondu par avance, avec l'impertinence d'un autre constat, alors qu'il concluait pour le *Bulletin hispanique* un article sur Antonio Machado par une sentence au déterminisme ironique: «Après le jour des cendres vient le temps de la passion».

Nous avons vite compris que l'histoire de la culture qu'il nous avait enseignée n'avait rien à voir avec la mode anglo-saxonne du *cultural turn* ni avec l'engouement des *cultural studies*, inventés par des anthropologues. Au contraire le *Medio siglo de cultura española* de Manuel Tuñón de Lara ouvrait bien des perspectives à qui ne se contentait pas de théories à la mode, car il obligeait à penser les conditions et les effets des apports culturels étrangers. Il rappelait, comme Lucien Febvre, que même l'histoire de la littérature, au lieu d'additionner les monographies, pouvait être «historique».

Le temps où l'Université produisait son propre savoir est révolu. Ce n'est pas le lieu de commenter l'utilitarisme et le mercantilisme qui se sont emparés de celle-ci avec une dérégulation qui néglige les humanités non rentables. Mais, par-delà les discours sur l'intensité, l'étendue et la portée des phénomènes, la perspective que nous a suggérée Tuñón n'est pas démodée. Même si l'historien s'intéresse parfois aux ruines récentes et aux souvenirs, il ne saurait négliger dans sa recherche la critique des sources, l'étude des interactions, ni la multiplication des points de vue: Tuñón appelait cela «l'histoire totale», ce qui, mal compris, semblait traduire une ambition accablante, alors qu'il s'agissait d'une proposition méthodologique qui conseillait de ne pas négliger les influences réciproques. Cette préoccupation venait de la constatation que la prépondérance de l'économie sur les différents niveaux de la réalité sociale explique la coïncidence de plusieurs temps historiques. La construction de l'idée de totalité depuis la méthode marxiste telle que la lecture de Nicos Poulantzas et d'Antonio Gramsci le suggérait, permettait, avec le concept d'hégémonie, de recomposer l'ensemble et de comprendre la cohésion de chaque formation sociale sans négliger une approche idéologique.

¹ P. AUBERT, «La tradición del hispanismo francés y la historia contemporánea», in *Ispanismo internazionale e circolazione delle storiografie negli anni della democrazia spagnola. 1978-2008*, A. BOTTI, M. CIPOLLONI et V. SCOTTI DOUGLAS, (eds.), Soveria Mannelli, Rubbettino, 2014, p. 115-232.

Cela exigeait la culture nécessaire à l'étude des transferts culturels, théorisée plus tard par des germanistes, après qu'elle fut pratiquée par un historien espagnol tel que Rafael Altamira et quelques hispanistes depuis Bataillon. Tuñón n'était pas le seul à le dire mais c'est grâce à lui que nous avons compris –tandis que les plus jeunes, échaudés par la baisse du prestige des sciences humaines, revenaient à une histoire événementielle–, que si le poids des fruits modifie la position des feuilles, il faut continuer aussi à chercher à distinguer une vague d'une autre et se méfier d'une réalité étalée dans l'évidence d'un éternel présent. Car les usages politiques de l'Histoire ne nous ferons pas oublier que celle-ci n'est que ce que le présent veut retenir du passé.